

**DOMMAGE QU'ELLE
SOIT UNE PUTAIN**

(1626)

de John FORD

(1586 -1640)

**Texte français établi pour les
représentations de la pièce au Théâtre
de la Cité Universitaire (salle de la
Resserre) du 27 Septembre au 05
Novembre 1983**

PERSONNAGES (par ordre d'entrée en scène) :

Frère Bonaventure, confesseur de Giovanni

Giovanni, fils de Florio

Florio

Sorenzo, gentilhomme

Annabella, fille de Florio

Putana, gouvernante d'Annabella

Vasques, domestique de Sorenzo

Hippolita, veuve, ancienne maîtresse de Sorenzo

Le cardinal

La scène se passe à Parme.

Scène 1 : Frère Bonaventure, Giovanni

Frère Bonaventure : Ne discute pas davantage là-dessus, Giovanni. La philosophie peut peut-être tolérer de tels arguments, mais le ciel ne plaisante pas. Les esprits qui s'efforcèrent de prouver que Dieu n'existait pas découvrirent le chemin le plus court pour l'enfer. Mais assez ! Je ne peux pas en entendre davantage.

Giovanni : Mon père bien-aimé, j'ai déchargé pour vous mon cœur de son fardeau. Je n'ai pas gardé en moi un seul mot qui vous eût caché ce que je ressens, et voilà toute la consolation que vous me donnez ! Ne puis-je faire ce que tous les hommes font... aimer ?

Frère Bonaventure : Oui, tu peux aimer, mon cher fils.

Giovanni : Est-ce qu'un vulgaire préjugé transmis d'homme à homme, de frère à sœur doit être un obstacle à mon bonheur ? Vous avez dit que nous n'avons eu qu'un père, qu'un même ventre – malédiction sur mes joies – nous donna à tous deux la vie. N'en sommes-nous pas encore plus liés puisque c'est la nature qui nous unit ? De plus, par la religion même, nous ne devons faire qu'un : une âme, une chair, un cœur, un tout.

Frère Bonaventure : Arrête-toi, Giovanni, tu es perdu.

Giovanni : Parce que je suis son frère, faut-il que mon plaisir soit à jamais interdit de son lit ?

Frère Bonaventure : Es-tu encore ce prodige d'esprit que tout Bologne admirait il y a seulement trois mois ? J'étais fier de mon disciple et préférerais abandonner mes livres plutôt que de me séparer de toi. Mais mes espérances se sont perdues en toi comme tu t'es perdu en toi-même, Giovanni ! N'as-tu quitté la science que pour la luxure et la mort ? Car la mort veille sur ta luxure. Ouvre les yeux sur le monde, tu y verras mille visages plus rayonnants que celui de ta sœur. Quitte-la, choisis en une autre, le péché sera moindre.

Giovanni : Il serait plus facile d'arrêter le flux et le reflux de l'océan que de dissuader mes désirs.

Frère Bonaventure : Alors j'ai fini, je vois déjà ta ruine. Le ciel est juste. Cependant, écoute mon conseil.

Giovanni : Comme la voix-même de la vie.

Frère Bonaventure : Laisse pleurer ton cœur, lave chaque mot que tu as prononcé dans tes larmes et dans ton sang. Supplie le ciel de purifier la luxure

qui pourrit ton âme. Prie trois fois par jour et trois fois par nuit durant une semaine. Si tu ne trouves pas de changement dans tes désirs, reviens me voir. Ma bénédiction t'accompagne. Nous avons besoin de prier.

Le frère Bonaventure sort.

Giovanni : Je ferai tout ceci pour échapper à la verge de la vengeance. Après je jure que je n'aurai plus d'autre dieu que le destin.

Scène 2 : Florio, Sorenzo

Florio : Seigneur Sorenzo, malgré l'importance des propositions faites pour le mariage de ma fille, l'espoir que j'ai dans votre destinée a prévalu sur tous les autres. Mais vous devez savoir que je ne forcerai pas ma fille contre sa volonté. Je n'ai que deux enfants - un fils et elle – et il est si absorbé par ses livres qu'à dire vrai, je crains pour sa santé. S'il me manquait, tous mes espoirs se reporteraient sur ma fille. Dieu merci, je suis suffisamment pourvu par la fortune, et je ne voudrais pas la voir se marier par richesse, mais par amour.

Scène 3 : Putana, Annabella

Putana : Qu'en dis-tu, ma chérie ? On s'inquiète, on se querelle, et tout ça pour toi ! Il va falloir que tu fasses attention, sinon, bientôt, on va te cueillir dans ton sommeil.

Annabella : Mais, Putana, cette vie-là ne m'intéresse pas. J'ai d'autres idées en tête. Laisse-moi, s'il te plaît.

Putana : Te laisser, et puis quoi encore ! Laisse-moi ne pas te laisser, mon trésor. D'ailleurs, je te félicite, Sorenzo est digne de la plus parfaite dame d'Italie.

Annabella : Je t'en prie, ne parle pas tant.

Putana : En tous cas, ne prends pas un soldat ! Ils ont pratiquement tous une blessure au mauvais endroit qui les empêche de bander !

Annabella : Ce que tu peux être mauvaise langue !

Putana : En tant que femme, j'aime bien Sorenzo. Il est doux, et ce qui est mieux, riche, et ce qui est mieux que tout le reste, c'est un noble. Je prierais pour avoir un tel homme, même si j'étais la belle Annabella. Il est beau, et je pense qu'il n'a pas de vilaines maladies, ce qui devient rare chez un garçon de vingt-

trois ans. En tous cas, c'est un homme, ça c'est sûr ! Sinon, il n'aurait pas acquis une aussi bonne réputation avec Hippolita, cette veuve qui était tout le temps en chaleur du vivant de son mari. Rien que pour ça, ma chérie, je voudrais que ce soit le tien. Car, pour ton lit, c'est un homme tout nu et en pleine forme qu'il te faut.

Annabella (*à part*) : Cette femme a certainement déjà bu un petit coup. (*Voyant Giovanni*) Regarde Putana ! Quel est cet homme ? Comme il a l'air triste !

Putana : Où ?

Annabella : Là.

Putana : Mais c'est ton frère, ma mignonne.

Annabella : Ah !

Putana : Oui, c'est ton frère !

Annabella : Ce ne peut être lui ! Cet homme est l'ombre de lui-même. Il s'essuie les yeux ! Je crois que je l'ai entendu soupirer ! Viens, Putana, apprenons la cause de sa tristesse. Mon frère, dans l'amour qu'il me porte, ne refusera pas de me faire partager sa douleur. (*A part*) Mon âme est pleine de mélancolie et de peur.

Scène 4 : Giovanni, Annabella, Putana

Giovanni : Perdu ! Je suis perdu ! Mon destin a décidé ma mort. Plus je lutte, plus j'aime. Plus j'aime, moins j'espère. J'ai fatigué le ciel de mes prières. J'ai tenté tout ce que la raison pouvait me conseiller. Mais, en vain, je suis toujours le même. Il faut que je parle ou j'éclaterai. Ce n'est pas le désir, je le sais, mais mon destin qui me mène. Oh ! Elle vient !...

Annabella : Mon frère ! (*Un silence.*) Mon frère ? Ne veux-tu pas me parler ?

Giovanni : Si. Comment vas-tu ?

Annabella : Quelle que soit ma santé, il me semble que la tienne n'est pas bonne.

Putana : Mon Dieu, pourquoi avez-vous l'air si triste ?

Giovanni : Je t'en prie, laisse-nous, Putana. Ma sœur, je voudrais te parler seul à seule.

Annabella (*à Putana*) : Va faire un tour.

Putana : Bon. (*A part*) Si ce n'était pas son frère, je pourrais penser qu'ils profiteraient de mon absence pour... Mais eux, je peux les laisser.

Scène 5 : Giovanni, Annabella

Giovanni : Viens, donne-moi ta main. J'espère que tu n'as pas à rougir de te promener avec moi. Il n'y a ici que toi et moi.

Annabella : Que veux-tu dire ?

Giovanni : Mais je ne pense rien de mal.

Annabella : De mal ?

Giovanni : Non. Comment vas-tu ?

Annabella (*à part*) : J'espère qu'il n'est pas fou. (*Haut*) Je vais bien.

Giovanni : Je suis malade, et je crois bien que je suis si malade que je vais en mourir.

Annabella : Mon Dieu ! Ce n'est pas le cas, j'espère !

Giovanni : Ma sœur, je crois que tu m'aimes.

Annabella : Oui, tu le sais bien.

Giovanni : C'est vrai, je le sais. Tu es très belle.

Annabella : Je vois que la maladie te met de bonne humeur.

Giovanni : C'est ce qu'on verra. Les poètes prétendent que Junon dépassait en beauté toutes les autres déesses. Je suis sûr que toi, tu les dépasserais.

Annabella : Eh bien !

Giovanni : Tes yeux, tels une paire d'étoiles, s'ils rayonnaient doucement, donneraient la vie aux pierres.

Annabella : Oh ! Très joli !

Giovanni : Sur ton visage, le lis et la rose se disputent dans une lutte étrangement agréable. De telles lèvres tenteraient un saint.

Annabella : Me flattes-tu ou te moques-tu de moi ?

Giovanni : Si tu veux voir une beauté plus parfaite que celle que la nature peut créer, regarde-toi dans un miroir.

Annabella : Quel garçon galant tu fais !

Giovanni (*lui offrant son poignard*) : Prends !

Annabella : Pourquoi faire ?

Giovanni : Voici ma poitrine, frappe ! Là, tu verras un cœur dans lequel est écrite la vérité dont je te parle. Qu'attends-tu ?

Annabella : Es-tu sérieux ?

Giovanni : Le plus qu'on peut l'être. Ne peux-tu aimer ?

Annabella : Qui ?

Giovanni : Moi, Annabella. Je suis perdu. Mon amour pour toi et ta beauté ont rompu l'harmonie de mon repos et de ma vie. Pourquoi ne frappes-tu pas ?

Annabella : Si tout cela est vrai, il vaudrait mieux que ce soit moi qui meure.

Giovanni : Vraiment ? Annabella, j'ai longtemps contenu ces flammes secrètes qui m'ont presque consumé, j'ai raisonné contre mon amour, j'ai fait tout ce que la vertu pouvait me conseiller, mais tout fut inutile. C'est mon destin que tu m'aimes ou que je meure.

Annabella : Parles-tu sincèrement ?

Giovanni : Que le malheur me frappe à l'instant si je dissimule quelque chose.

Annabella : Tu es mon frère, Giovanni.

Giovanni : Toi, ma sœur, Annabella, je le sais ; et je pourrais te donner comme raison que nous devons d'autant plus nous aimer. La nature, en te créant, t'a déjà faite mienne. J'ai demandé conseil à la sainte Eglise qui m'a dit que je peux t'aimer. Il est donc juste que, puisque je le peux, je le veuille, et je le veux. Oui, je le veux. Dois-je maintenant vivre ou mourir ?

Annabella : Vivre. Tu as vaincu sans combattre. Ce que tu me demandes, mon cœur captif l'avait décidé depuis longtemps. Je rougis de ce que je vais te dire, mais je peux te le dire maintenant. Pour chaque soupir que tu as poussé pour moi, j'en ai poussé dix, pour chaque larme, j'en ai versé vingt. Non pas tant parce que je t'aimais que parce que je n'osais pas le dire ni osais à peine le penser.

Giovanni : Mon Dieu, faites que cette musique ne soit pas un rêve !

Annabella : A genoux, mon frère. Jure-moi, par la mémoire de notre mère, de ne pas me trahir par haine ou par inconstance. Aime-moi ou tue-moi, mon frère.

Giovanni : A genoux, ma sœur. Jure-moi, par la mémoire de notre mère, de ne pas me trahir, par haine ou par inconstance. Aime-moi ou tue-moi, ma sœur.

Annabella : Je le jure.

Giovanni : Moi aussi. Je le jure par ce baiser, et par cet autre, et par cet autre encore. Maintenant, levons-nous. Je ne changerai pas cette minute contre le paradis. Que ferons-nous maintenant ?

Annabella : Ce que tu voudras.

Giovanni : Viens alors. Après tant de larmes, apprenons à nous sourire, nous embrasser et dormir ensemble.

Scène 6 : Sorenzo, puis Vasques, puis Hippolita

Sorenzo (*lisant*) : « Démesure, tu es la mesure de l'amour.

Le plaisir devient souffrance,

La vie une torture.

L'humiliation en est la récompense. »

Qu'est-ce que cela veut dire ? Relisons ce passage. C'est bien cela... Le poète se trompe car, s'il avait connu Annabella, et si son cœur avait senti une oppression pareille au mien, il aurait voulu embrasser la verge qui le frappait. Au travail alors, et contredisons-le. (*Il écrit.*)

« Relativité, tu es la mesure de l'amour.

Les ennuis en sont agréables.

La vie devient un plaisir.

Le bonheur en est la récompense. »

Oh ! Comme mes pensées sont...

La voix de Vasques : Je vous en prie, attendez. Laissez-moi vous annoncer, sinon je serai puni pour négligence.

Sorenzo : Qu'y-a-t-il ? Je ne peux pas être tranquille quelque part ! Qui est-ce ?

La voix de Vasques : Vous ne faites pas honneur à votre réputation.

Sorenzo : Qui est-ce ?

Entre Hippolita, suivie de Vasques.

Hippolita : Moi ! Me reconnais-tu maintenant ? Regarde celle qui a été trompée par ton désir. Tu m'as fait mépriser des hommes et, maintenant, tu m'abandonnes ? Tu savais, hypocrite, lorsque ma réputation était intacte, que rien n'aurait pu l'emporter sur la chasteté de mon cœur. Alors tes yeux eurent des larmes, ta langue des serments, tant et tant que j'ai été prise de pitié. La conquête de mon lit, la mort de mon mari hâtée par son déshonneur, la perte de ma réputation de femme honnête, tout cela doit-il être récompensé par de la haine et du mépris ?

Sorenzo : Mais mon amour...

Hippolita : Ne m'appelle plus ainsi. Et ne crois pas qu'avec des mots tu feras oublier ton attitude. Ce n'est pas ta nouvelle maîtresse qui va triompher ! Tu pourras lui dire de ma part que, moi, je suis noble...

Sorenzo : Tu es trop violente !

Hippolita : Et toi trop lâche. Vois-tu cette robe noire, ce voile de deuil et de chagrin ? C'est toi qui en es la cause. Et tu me fais à nouveau veuve dans mon veuvage ?

Sorenzo : Vas-tu m'écouter maintenant ?

Hippolita : Pour entendre de nouveaux mensonges ? Tu n'as pas besoin d'ajouter à leur nombre.

Sorenzo : Je vais te laisser, tu as perdu la raison.

Hippolita : Et toi, ta délicatesse.

Vasques : Madame, vous dépassez les bornes. Si monsieur avait les meilleures intentions du monde, vous faites tout pour les lui faire abandonner. (*A Sorenzo*) Je vous en supplie, ne la tourmentez pas. J'ose affirmer que Madame Hippolita pourra vous écouter maintenant.

Sorenzo : Parler à une femme déchaînée. Voilà les résultats de ton amour ?

Hippolita : Ce sont les résultats de ton hypocrisie. N'as-tu pas juré, alors que mon mari vivait encore, que tu ne souhaitais pas d'autre bonheur que celui de m'appeler ta femme ? N'as-tu pas juré de m'épouser quand il mourrait ?

Sorenzo : Tu t'es trompée. Les serments que je t'ai faits étaient pervers et illégaux. C'était un péché plus grand de les tenir que de les rompre car, moi, je ne peux te cacher mon repentir. Te rends-tu compte à quel point tu t'es avilie en envoyant à la mort un homme qui était ton mari ?

Vasques : Ce n'est pas bien, ce n'est pas ce que vous lui aviez promis.

Sorenzo : Cela m'est égal. Il faut lui faire comprendre son immoralité. Je serais maudit si je restais asservi à un péché aussi noir. (*A Hippolita*) Ne viens plus ici. Toi et ta débauche, vous êtes allées trop loin.

(*Sorenzo sort.*)

Scène 7 : Vasques, Hippolita

Vasques (*à part*) : Cette dernière tirade a été interprétée avec beaucoup de muflerie.

Hippolita : Comme cet imbécile dédaigne son bonheur. Il croit me priver de son amour alors que je le méprise plus maintenant que je ne l'ai aimé jadis. Mais laissons-le, ma vengeance soulagera mon malheur.

Vasques : Madame Hippolita, s'il vous plaît...

Hippolita : Qu'y a-t-il ?

Vasques : Je sais que vous êtes très en colère. Vous avez de quoi, c'est vrai, mais pas autant que vous l'imaginez.

Hippolita : Vraiment !

Vasques : Vous avez été trop amère. Vous ne pouviez pas trouver monseigneur dans un moment moins favorable. Demain, vous auriez vu un autre homme.

Hippolita : Eh bien, j'attendrai qu'il soit dans de meilleures dispositions.

Vasques : Vous le dites avec beaucoup d'aigreur ! Laissez-moi vous persuader...

Hippolita (*à part*) : Mais voilà l'occasion. (*A Vasques*) Me persuader de quoi ?

Vasques : De changer d'attitude envers lui.

Hippolita : Il ne m'aimera plus. Vasques, tu as été un serviteur trop fidèle pour un tel maître, et je crois que ta récompense sera semblable à la mienne.

Vasques : Peut-être bien.

Hippolita : Observe-le. Si j'avais quelqu'un d'aussi honnête que toi, d'aussi discret dans ses conseils, je pense que ce serait une faible récompense, non seulement de le faire maître de tout ce que je possède, mais aussi de moi-même.

Vasques : Oh ! On voit que vous êtes noble !

Hippolita : Je sais que tu es plein de bon sens. Eh bien, quelle sera ta récompense avec lui ?

Vasques : La misère et l'oubli.

Hippolita : Exactement. Mais, Vasques, si tu étais tout à moi, je te jure que moi-même et tout ce qui m'appartient seraient à ta disposition.

Vasques (*à part*) : C'est comme ça que tu travailles, vieille taupe ? continue, c'est moi qui tiens les rênes. (*A Hippolita*) Je n'ai rien qui puisse m'en rendre digne, mais si je pouvais...

Hippolita : Quoi ?

Vasques : Je voudrais finir ma vie dans le repos et la sécurité.

Hippolita : Donne-moi ta main. Promets-moi maintenant ton silence et ton aide pour la réussite du plan que j'ai préparé.

Vasques : Je ne peux pas croire à un tel bonheur. Je jure que je jouerai mon rôle à la perfection, et que je ne dévoilerai rien de vos desseins jusqu'à leur exécution.

Hippolita : J'ai ta parole, et toi, aie la mienne. Mes pensées vont se régaler de ce délicieux poison, la vengeance adoucira l'amertume de mon chagrin.

Scène 8 : Annabella, Giovanni

Giovanni : Non plus ma sœur, maintenant, mais mon amante, un nom plus doux. Ne rougis pas...

Annabella : Comme ma vie est à lui.

Giovanni : Je m'étonne que les filles fassent toute une histoire de perdre leur pucelage. Alors que le perdre, ce n'est rien. Tu es toujours la même.

Annabella : Pour toi, peut-être, tu peux parler maintenant.

Giovanni : Tu veux me gronder ? Embrasse-moi, voilà ! Je n'envie pas le plus puissant des hommes. Etant ton roi, je me trouve plus grand que si j'étais le roi du monde entier. Mais je vais te perdre...

Annabella : Tu ne me perdras pas.

Giovanni : On te mariera.

Annabella : A qui ?

Giovanni : Quelqu'un doit t'avoir à lui.

Annabella : Toi.

Giovanni : Non, quelqu'un d'autre.

Annabella : Arrête de parler comme ça ! Tu vas me faire pleurer.

Giovanni : Tu n'en voudrais pas ? Peux-tu jurer que tu vivras pour moi et pour personne d'autre ?

Annabella : Je le jure par notre double amour. Car si tu savais, Giovanni, comme je déteste tous ceux qui me désirent, tu me croirais alors.

Giovanni : Assez, j'ai ta parole. Il faut nous séparer. Rappelle-toi ce que tu as juré. Garde bien ton cœur.

Annabella : Tu pars ?

Giovanni : Il le faut.

Annabella : Quand reviendras-tu ?

Giovanni : Bientôt.

Annabella : Ne m'oublie pas.

Giovanni : Adieu.

Annabella : Va où tu veux, en pensée, je te garde ici. Et où tu seras, je sais que je serai. Putana !

Scène 9 : Putana, Annabella

Putana : Qu'est-ce que tu as, ma chérie ?

Annabella : Oh ! Putana ! Je suis entrée au paradis !

Putana : Ah ! Ah ! C'est plutôt le paradis qui t'est entré dedans ! Eh bien, bravo ! Ne t'inquiète pas parce que c'est ton frère. C'est un homme, j'espère ? Je le dis et je le répète, quand une fille sent que ça la démange, eh bien, qu'elle prenne n'importe qui, le père ou le frère, c'est pareil.

Annabella : Je ne voudrais surtout pas que cela se sache.

Putana : Ni moi d'ailleurs. Avec ce que pourraient dire les gens. Sinon, ça n'aurait aucune importance.

La voix de Florio : Annabella !

Annabella : Mon Dieu, mon père ! Donne-moi mon ouvrage.

Scène 10 : Florio, Putana, Annabella

Florio : Assidue au travail. C'est bien, tu ne perds pas de temps. As-tu vu Giovanni ?

Annabella : Il vient de sortir, et je crois qu'il est chez son maître, le frère Bonaventure.

Florio : C'est un homme béni du ciel, j'espère qu'il lui enseignera le chemin pour gagner l'autre monde. Annabella, j'ai à te parler de sujets qui nous concernent tous les deux. Tu sais que, de tes prétendants, Sorenzo est le seul qui me plaise...

Scène 11 : Frère Bonaventure, Giovanni

Frère Bonaventure : Tais-toi. Tu m'as fait un récit dont chaque mot menace l'âme de mort. Je regrette de t'avoir entendu. Pourquoi mes oreilles ne sont-elles pas devenues sourdes avant que tu ne viennes ? Réprouvé par les autres prêtres, jour et nuit, je me suis épuisé à tenir ouverts mes pauvres yeux pour pleurer sur toi. Si nous étions certains qu'il n'y ait ni ciel ni enfer, gardés par la seule nature comme les philosophes d'autrefois, ton cas aurait quelque défense. Mais il n'en est pas ainsi et tu verras que la nature est aveugle en face du ciel. Dieu est en colère. Tu peux être satisfait. Tu es désigné pour connaître le mal. Il tardera peut-être à venir mais il viendra sûrement.

Giovanni : Si vous sentiez en vous un désir comme le mien, vous auriez fait de l'amour de ma sœur votre ciel et d'elle votre dieu.

Frère Bonaventure : Je vois que tu es vendu corps et âme à l'enfer. Mes prières ne peuvent plus te racheter mais laisse-moi te donner un conseil : persuade ta sœur de se marier au plus vite.

Giovanni : Un mariage ! Pour qu'un autre découvre l'avidité de ses sens ?!

Frère Bonaventure : Si tu n'y consens pas, permets-moi au moins de la confesser, de peur qu'elle ne meure sans absolution.

Giovanni : Comme vous voudrez. Examinez bien son visage alors, et dans cet ovale si petit, vous pourrez observer un monde étrangement varié. Pour la couleur les lèvres, pour le parfum son haleine, pour pierre précieuses ses yeux,

pour fils d'or sa chevelure. Chaque partie de son corps est une merveille. Et quant à ce qui n'est créé que pour le plaisir, je n'en parlerai pas, de peur d'offenser vos oreilles.

Frère Bonaventure : Plus je t'entends, plus j'ai pitié de toi. Quitte-la maintenant, vous avez encore tous deux le temps de vous repentir.

Giovanni : De nous embrasser, elle est comme moi, et moi comme elle, résolu.

Frère Bonaventure : Assez ! Je vais aller la voir. Cela me tourmente beaucoup. Les choses en étant à ce point, voilà deux âmes perdues.

Scène 12 : Florio, Putana, Vasques, Annabella, Sorenzo, puis Giovanni

Florio : Seigneur Sorenzo, voici ma fille, elle sait mes intentions, parlez-lui. (A Annabella) Et toi, traite sa noblesse selon son mérite. Je vous laisse vous entretenir seuls.

Sorenzo : Je vous remercie

Entre Giovanni.

Florio : Où as-tu été, Giovanni ? Quoi, seul, toujours seul ! Je ne voudrais pas te voir ainsi, tu devrais abandonner ce trop grand amour des livres. Viens.

Sorenzo : Vasques, attends-moi dehors.

Giovanni : Ma sœur, ne sois pas trop femme, pense à moi.

Annabella : Quoi ! Es-tu jaloux ?

Giovanni : C'est ce que tu verras tout à l'heure. La douce nuit sera la bienvenue. Le soir couronne le jour.

Scène 13 : Annabella, Sorenzo puis Giovanni, caché, puis Florio et Putana

Annabella : Que me voulez-vous ?

Sorenzo : Ne savez-vous pas ce que je vais vous dire ?

Annabella : Oui, vous allez me dire que vous m'aimez.

Sorenzo : Je peux le jurer aussi. Me croyez-vous ?

Annabella : Vos serments ne sont pas paroles d'évangile.

Sorenzo : N'avez-vous aucun désir d'aimer ?

Annabella : Pas vous.

Sorenzo : Qui alors ?

Annabella : C'est ce que décidera mon destin.

Giovanni (*à part*) : Son destin, j'en suis le maître en ce moment.

Sorenzo : Que voulez-vous dire ?

Annabella : Vivre et mourir vierge.

Sorenzo : Oh ! Ce serait dommage.

Giovanni (*à part*) : Il y a quelqu'un ici qui peut dire que ce n'est qu'un propos de femme.

Sorenzo : Si vous pouviez voir mon cœur, alors vous jureriez...

Annabella : Que vous êtes mort.

Giovanni (*à part*) : Si ça pouvait être vrai.

Sorenzo : Voyez-vous ces larmes d'amour ?

Annabella : Non.

Giovanni (*à part*) : Elle se moque de lui !

Sorenzo : Elles vous supplient.

Annabella : Je n'entends rien.

Sorenzo : Oh ! Exaucez mon désir !

Annabella : Quel est-il ?

Sorenzo : Me laisser vivre.

Annabella : Exaucez-le vous-même.

Giovanni (*à part*) : Encore un mot comme celui-là et ses espoirs en mourront.

Sorenzo : Madame, arrêtons ces petits jeux qui ne servent à rien. Sachez que je vous aime vraiment, et depuis longtemps. Non pour votre bien mais pour vous-même. Aussi, ne me laissez pas souffrir pour rien. Je suis malade et c'est le cœur que j'ai malade.

Annabella : Au secours ! Un peu d'eau de vie !

Sorenzo : Que voulez-vous dire ?

Annabella : Je croyais que vous étiez malade.

Giovanni (*à part*) : Comme elle est rusée !

Sorenzo (*à part*) : Elle se moque de moi, c'es évident. (*Haut*) La méchanceté ne convient ni à votre intelligence ni à votre âge.

Annabella : Monseigneur, votre bon sens devrait vous faire comprendre que si je vous aimais ou avais quelque intention de le faire, je vous aurais donné plus d'espoir.

Giovanni (*à part*) : Je n'ai plus à douter de son amour.

Annabella : Mais puisque je ne veux pas que vous perdiez votre jeunesse dans l'attente, j'aime mieux vous conseiller de ne pas persister. Et croyez que c'est parce que je vous veux du bien que je dis ceci.

Sorenzo : Est-ce bien vous qui parlez ?

Annabella : Oui, moi-même. Cependant je peux vous donner une consolation. Sachez que si j'avais eu à choisir un homme parmi ceux qui voulaient m'épouser, vous auriez été cet homme. Que cela vous suffise. (*Sorenzo va pour partir.*) Un mot encore, si vous voulez que je croie à votre amour, que mon père ne sache rien de tout ceci. Et si, plus tard, il se trouve que je doive me marier, ce sera avec vous ou avec personne.

Sorenzo : Je me souviendrai de cette promesse.

Annabella : Oh ! Oh ! Ma tête !

Sorenzo : Qu'y a-t-il ? Vous n'êtes pas bien ?

Annabella : Oh ! Je vais me trouver mal !

Giovanni (*à part*) : Mon Dieu ! Surtout pas !

Sorenzo : A l'aide ! A l'aide ! (*Entrent Florio et Putana. Giovanni sort de sa cachette.*) Voyez votre fille, seigneur Florio.

Giovanni : Ma sœur, comment allez-vous ?

Annabella : Je suis malade. Mon frère, êtes-vous là ?

Florio : Portez-la tout de suite sur son lit.

Putana : Oh ! La pauvre petite !

Ils sortent tous, excepté Sorenzo.

Scène 14 : Vasques, Sorenzo

Vasques : Monseigneur...

Sorenzo : Oh ! Vasques ! Elle m'a dit qu'elle ne pouvait m'aimer ! En plus, voilà qu'elle se trouve mal. J'ai peur que sa vie ne soit en danger.

Vasques (*à part*) : La tienne aussi, si tu savais tout. (*Haut*) Ce n'est peut-être qu'un malaise de jeune fille, un trop plein de jeunesse. Quoi ! Dans ces cas-là, monseigneur, il n'y a pas de meilleur remède qu'un mariage rapide. Mais vous a-t-elle vraiment opposé un refus absolu ?

Sorenzo : Oui et non, j'ai beaucoup de chagrin.

Scène 15 : Frère Bonaventure, Florio, Giovanni

Frère Bonaventure : Que la paix et l'amour soient ici.

Florio : Soyez le bienvenu, mon frère. Vous apportez le ciel partout où vous allez.

Giovanni : Mon père, j'ai fait au plus vite pour tirer ce saint homme de sa cellule. Il vient assister ma sœur de ses réconforts spirituels dans ces moments pénibles afin qu'il puisse l'absoudre dans cette crainte de la mort.

Florio : C'est bien, Giovanni. Tu montres ton inquiétude de chrétien et ton amour de frère. Venez, mon père. Je vais vous conduire à sa chambre et vous demander une chose : j'ai un souci de père qui m'est cher. Je souhaite avant de mourir voir ma fille mariée comme elle doit l'être. Un mot de vous la persuadera davantage que tous mes discours.

Frère Bonaventure : Je lui dirai tout ceci afin que le ciel lui vienne en aide.

Scène 16 : Putana, Giovanni

Putana : Oh ! Nous sommes tous perdus, tout à fait perdus, complètement perdus, et déshonorés pour toujours ! Votre sœur ! Oh ! Votre sœur !

Giovanni : Qu'y a-t-il ? Parle. Comment va-t-elle ?

Putana : J'aurais préféré ne pas naître plutôt que de voir ça.

Giovanni : Elle n'est pas morte, n'est-ce pas ?

Putana : Morte ! Elle est enceinte ! Vous savez ce que vous avez fait. C'est trop tard pour se repentir. Que Dieu vous pardonne.

Giovanni : Enceinte, comment le sais-tu ?

Putana : Les nausées, les vomissements, les changements de couleur et d'autres détails que vous m'éviterez de rapporter. Elle est enceinte, vous pouvez me croire. Et si vous laissez un médecin mettre le nez dans son pipi, vous êtes perdus !

Giovanni : Mais comment va-t-elle ?

Putana : Mieux. Ce n'était qu'un malaise, je l'ai vu tout de suite. Et elle devra s'attendre à en avoir souvent maintenant.

Giovanni : Parle-lui de moi et dis-lui de ne pas s'inquiéter. Arrange-toi pour qu'aucun médecin n'aille la voir. Invente des excuses, trouve des raisons ! Ô soucis ! J'en ai tout un monde dans ma tête. Tu as compris ? Fais attention.

Putana : Soyez tranquille.

Scène 17 : Frère Bonaventure, Annabella, puis Florio et Giovanni, puis Sorenzo et Vasques

Frère Bonaventure : Je suis heureux de voir cette pénitence, car vous m'avez découvert une âme si noire et si coupable que je m'émerveille que la terre ne vous ait pas encore engloutie. Mais pleurez, pleurez sur vous, ces larmes vous feront du bien. Pleurez plus fort maintenant. Je vais dire une prière.

Annabella : Misérable créature.

Frère Bonaventure : Oui. Vous êtes une misérable, une malheureuse créature presque damnée vivante. Ecoutez, ma fille ! Il y a un lieu sous une voûte noire et profonde où jamais le jour ne pénètre. Là, les âmes damnées rugissent sans pitié. Le gourmand est nourri de crapauds et de vipères. On verse de l'huile bouillante dans la gorge de l'ivrogne. Le meurtrier y est éternellement poignardé. Le débauché est étendu sur des grilles d'acier rougi, tandis que, dans son âme, il sent le tourment de sa luxure exaspérée.

Annabella : Pitié ! Pitié !

Frère Bonaventure : C'est là que se tiennent les malheureux qui ont commis des incestes. Alors vous souhaiterez que chaque baiser de votre frère ait été un coup de poignard. Vous l'entendrez crier : « Oh ! Je voudrais que ma méchante

sœur ait été damnée la première quand elle céda à mon désir ! » Mais je vois le repentir entrer dans votre cœur. Dites, que sentez-vous ?

Annabella : N'y a-t-il pas d'issues pour mes misères ?

Frère Bonaventure : Il y en a. Le ciel est si miséricordieux qu'il vous offre encore son pardon. Voici ce qu'il faut faire. D'abord, pour sauver votre honneur, il faut que vous épousiez le seigneur Sorenzo. Ensuite, pour sauver votre âme, il faut abandonner cette vie de péché et ne vivre que pour votre mari.

Annabella : Malheur à moi !

Frère Bonaventure : Je sais qu'il est dur de renoncer aux appâts du péché. Oh ! C'est une mort de le faire. Mais n'oubliez pas ce qui vous attend. Êtes-vous heureuse ?

Annabella : Je le suis.

Frère Bonaventure : Je préfère ça. Nous prendrons notre temps... Florio !

Entrent Florio et Giovanni.

Florio : Vous avez appelé, mon père ?

Frère Bonaventure : Le seigneur Sorenzo est-il là ?

Florio : Il est en bas.

Frère Bonaventure : Priez-le de venir ici.

Giovanni (*à part*) : Ma sœur en larmes. Oh ! J'ai peur de l'hypocrisie de ce frère. (*Haut*) Je vais l'appeler.

Giovanni sort.

Florio : Ma fille, êtes-vous décidée ?

Annabella : Je le suis.

Entrent Giovanni, Sorenzo et Vasques.

Frère Bonaventure : Monseigneur Sorenzo, donnez-moi votre main. Je vous donnerai celle-ci en échange.

Frère Bonaventure unit les mains de Sorenzo et d'Annabella.

Sorenzo : Consentez-vous aussi ?

Annabella : Oui. Et je jure de vivre avec vous et à vous.

Frère Bonaventure : Voilà qui est bien. Ce qui reste à faire, vous pouvez l'achever demain.

Scène 18 : Hippolita, Vasques

Hippolita : Il est fiancé ?

Vasques : J'y étais.

Hippolita : A quand le mariage ?

Vasques : Dans deux jours.

Hippolita : Deux jours ! Eh bien, je voudrais que ce soit deux nuits pour l'envoyer dormir de son dernier sommeil. Et je le ferai sans hésiter, Vasques.

Vasques : Je ne doute pas de votre courage, ni je pense, vous, de ma discrétion. Je suis tout à vous.

Hippolita : Je serai à toi malgré tout ce qui nous sépare. Il se marie déjà ? Ô le méchant homme ! Je suis sûre qu'il rirait de me voir pleurer

Vasques : Comme c'est ignoble !

Hippolita : Non, laisse-le rire, je suis résolue. Pourvu que tu sois toujours sincère !

Vasques : J'obtiendrai peu en vous trahissant par rapport au sort inespéré auquel vous me permettez d'aspirer.

Hippolita : Même jusqu'à mon cœur, Vasques. Laisse ma jeunesse se livrer à ces nouveaux plaisirs. Si nous réussissons, il ne lui reste plus que deux jours à vivre.

Scène 19 : Frère Bonaventure, Sorenzo, Vasques, Giovanni, Annabella, Florio puis Hippolita

Frère Bonaventure : Je vous souhaite une longue prospérité, heureux couple, tout à la joie l'un de l'autre.

Sorenzo : Mon père, votre prière sera exaucée. Mes amis, couronnons ce jour en buvant à la santé d'Annabella. Vasques !

Vasques : Monseigneur ?

Sorenzo : Donne-moi cette coupe. Mon frère, je bois à ta santé. Bien que tu sois encore célibataire, c'est bientôt ton tour. Je bois au bonheur de ta sœur et au mien.

Giovanni : Je ne peux pas boire.

Sorenzo : Quoi !

Giovanni : Cela me déplaît, c'est tout.

Annabella : N'insistez pas, s'il ne veut pas.

Giovanni (*à part*) : Quelle torture ! Si le mariage n'avait pas eu lieu, j'eusse préféré mourir que de voir ma sœur embrassée par un autre.

Vasques : Vous n'êtes pas bien ?

Giovanni : Je te prie de faire ton service, mon garçon. Je n'ai pas besoin de tes soins.

Entre Hippolita, voilée. Elle se dévoile.

Sorenzo : Hippolita !

Hippolita : Elle-même. N'ayez pas peur, charmante mariée, je ne viens pas vous prendre votre mari. Ce n'est plus le moment de rappeler les bruits qui ont fait médire Parme pendant longtemps. Car, maintenant, il est à vous, ma chérie. Donnez-moi votre main. L'intérêt que je vous porte, douce Annabella, fait que je veux une fois de plus joindre ce qui est permis par la sainte Eglise. Prends, prends ma main, Sorenzo. Ai-je bien fait ?

Sorenzo : Je ne vous en demandais pas tant.

Hippolita : Tu connais mon esprit de charité. Je te tiens quitte ici de tout engagement que je pourrais te réclamer. Et pour en témoigner, donne-moi une coupe de vin. (*Vasques lui donne une coupe.*) Sorenzo, je bois à ton long repos. (*Elle boit. A part, à Vasques*) N'oublie pas, Vasques !

Vasques : N'ayez aucune crainte.

Sorenzo : Je vous remercie, Hippolita, et je bois à cette union heureuse comme à une autre vie. Oh ! Du vin !

Vasques : Vous n'en aurez pas.

Hippolita : Comment !?

Vasques : Sache maintenant, madame le diable, que ta propre trahison t'a tuée. Je n'ai pas à t'épouser.

Hippolita : Traître !

Vasques : Eh ! Trop d'espoir finit par décevoir ! Si tu as encore un peu de religion, c'est le moment de prier. Ce sac à malice, cette femme m'a secrètement corrompu par une promesse de mariage pour empoisonner mon seigneur et se venger de lui. Regardez-là... Finis tes jours, Hippolita, car pour ce qui est de la vie, il n'y a plus d'espoir.

Frère Bonaventure : Ciel, tu es juste.

Hippolita tombe au sol.

Hippolita : C'est vrai. Je sens ma dernière minute venir. Si cet esclave avait tenu sa promesse – Oh ! Que je souffre ! – tu serais mort à cette heure, Sorenzo. Mon cœur brûle du feu de l'enfer ! Que ma malédiction s'étende sur vous ! Que ton lit nuptial devienne instrument de torture pour ton cœur ! Oh ! Ce feu est intolérable ! Que tu sois père de bâtards ! Que, de ton ventre, sortent des monstres ! Mourez dans vos péchés, méprisés et abandonnés de tous !

Elle meurt.

Florio : A-t-on jamais vu une telle créature !

Frère Bonaventure : Voilà où conduit la luxure !

Annabella : Quelle chose affreuse !

Sorenzo : Vasques, je te tiens maintenant pour un serviteur fidèle, je ne l'oublierai jamais. Venez, mon amour, rentrons chez nous. C'est une fête trop triste.

Florio : Enlevons le corps d'ici.

Frère Bonaventure : C'est un présage sinistre ! Fais attention, Giovanni ! J'ai peur du dénouement. Un mariage est rarement heureux lorsque le festin commence dans le sang.

Scène 20 : Sorenzo, Annabella puis Vasques

Sorenzo : Putain ! Il n'y avait pas dans Parme un autre homme que moi pour en faire le maquereau de ton racolage et pour servir de manteau aux jeux de ton ventre ? Maintenant, c'est moi qui dois être le père de ces bâtards pourris ? Dis, c'est moi ?

Annabella : Homme bestial ! Eh bien, c'est ton destin. Je ne voulais pas de toi ! Au contraire ! Si tu m'en avais laissé le temps, je t'aurais dit dans quel état j'étais ! Mais tu étais tellement pressé !

Sorenzo : Putain de putain, tu oses me dire cela !

Annabella : Oui, pourquoi pas ! Tu t'es complètement trompé. Tu crois que c'est par amour que je t'ai choisi ? C'était pour sauver mon honneur ! Cependant, si tu veux être patient, je verrai si je peux t'aimer.

Sorenzo : De qui es-tu enceinte ?

Annabella : Doucement, ce n'est pas dans mon marché. Mais je peux t'apprendre que l'homme, le surhomme qui m'a fait ce garçon, car c'est un garçon, ton héritier sera un fils...

Sorenzo : Petite garce !

Annabella : Si tu ne veux pas m'écouter, je n'en dirai pas plus.

Sorenzo : Vas-y, parle !

Annabella : Cette créature ressemblait en tous points à un ange.

Sorenzo : Comment s'appelle-t-il ?

Annabella : Nous n'en sommes pas encore là. Qu'il te suffise d'avoir la gloire de servir de père à celui qu'un tel homme a engendré.

Sorenzo : Dis-moi son nom.

Annabella : Jamais ! Si tu le sais, que je sois à jamais damnée !

Sorenzo : Je ne le saurai pas, garce ! Je t'ouvrirai le cœur et je l'y trouverai.

Annabella éclate de rire.

Sorenzo : Tu ris ? Putain, dis-moi quel est ton amant ou je te tirerai ainsi par les cheveux, et je trainerai dans la poussière ton corps pourri par la débauche. (*Il la traîne.*) Tu ne trembles pas ?

Annabella : Non, sois un bon bourreau. Je laisse après moi une vengeance, et tu l'éprouveras.

Sorenzo : Veux-tu avouer et j'épargnerai ta vie ?

Annabella : Je ne veux pas acheter ma vie si cher.

Sorenzo : Je ne retarderai pas ma vengeance.

Il tire son épée. Entre Vasques.

Vasques : Que voulez-vous faire ?

Sorenzo : Laisse-moi. Une pareille putain ne mérite pas de pitié.

Vasques : Mais Dieu le défend. C'est votre femme. Les fautes qu'elle a commises avant de vous épouser n'étaient pas contre vous.

Sorenzo : Elle ne vivra pas.

Vasques : Si, il le faut. Vous voudriez qu'elle vous avoue quel est l'auteur de ses infortunes ? Mais ce n'est pas une demande raisonnable ! Et si elle y répondait, elle perdrait toute l'estime que j'ai pour elle.

Annabella : Bah ! N'implore par pour moi. J'estime ma vie à rien. Si cet homme a besoin de faire le fou, laisse-le la prendre.

Sorenzo : Tu l'entends, Vasques ?

Vasques : Oui, et je la félicite. Elle montre de la noblesse d'âme. Maudissez-moi, mais cela lui va bien. (*A part, à Sorenzo*) En tous cas, étouffez votre vengeance, laissez-moi flairer cette histoire. Sachez vous contenir, sinon vous gâtez tout. (*Haut*) Monseigneur, si jamais mes services m'ont valu quelque confiance, ne soyez pas si violent.

Sorenzo : Ô Vasques, Vasques, j'avais enfermé dans cet espace de chair, dans ce visage perfide tout le trésor de mon cœur. Comme tu t'es moquée de mes espoirs ! Comme tu m'as enseveli vivant dans ta matrice impudique.

Vasques (*à part*) : Bien. Continuez dans le style, bref et pathétique, c'est ce qu'il faut.

Sorenzo : Dis-moi, ne penses-tu pas que je t'ai adorée ?

Annabella : Je dois avouer que vous m'avez bien aimée.

Sorenzo : Et tu as voulu te servir de moi ! Annabella, sois sûre que quel que soit le misérable qui t'a jeté dans cette honte, il t'a peut-être désirée mais il ne t'a jamais aimée autant que moi. Il s'est épris du visage d'une jolie femme mais pas de cette partie qui fut la mienne, ton cœur, et ce que je croyais ta vertu.

Annabella : Oh ! Ces mots me pénètrent plus profondément que ne le ferait ton épée.

Vasques : Je ne m'attendris jamais, et pourtant voilà que je commence à pleurer, moi aussi. Voyez, madame, je savais bien comment il serait sa colère passée.

Sorenzo : Pardonne-moi, Annabella. Bien que ta jeunesse t'ait tentée au-dessus de tes forces, je n'oublierai pas ce que je suis, ton époux. Si je vois que tu m'es fidèle, je te pardonnerai toutes tes fautes.

Vasques : Voici une belle charité...

Annabella : A genoux...

Sorenzo : Lève-toi. Ma raison me dit maintenant que « trop souvent, la femme tombe dans le péché par faiblesse ». Rentre dans ta chambre.

Scène 21 : Vasques, Sorenzo

Vasques : Très bien, c'est ce qu'il y avait de mieux à faire. Et maintenant, Monseigneur, que pensez-vous de votre bonheur ?

Sorenzo : Je porte l'enfer en moi. Tout mon sang est enflammé pour la vengeance.

Vasques : C'est bien possible. Mais savez-vous comment vous venger, et de qui ? Ah ! Epouser une femme enceinte alors qu'on croyait la dépuceler, il paraît que c'est courant de nos jours. Seulement, il s'agit de savoir qui est entré dans votre terrier...

Sorenzo : Je le lui ferai avouer, ou bien...

Vasques : Ou bien quoi ? Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder. Faites taire votre douleur et laissez-moi faire. Je vous rapporterai des nouvelles qui seront de petites merveilles.

Sorenzo : Le retard dans la vengeance rend le coup plus pesant.

Scène 22 : Vasques, puis Putana

Vasques : Ah, petite garce, tu m'en donnes du travail. Je soupçonnais quelque chose depuis le début. Après avoir vu les regards dédaigneux de ma maîtresse, ses caprices, ses airs irrités qui trouvaient à redire à tout ce qui se faisait ici, je m'étais dit : « Malheur aux maisons où les poules chantent et les coqs se taisent ». Mais comment tout ça s'est-il fait si vite ? Il faut d'abord apprendre

par qui. (*Entre Putana.*) Voilà le moyen où il n'y en a pas. Qu'est-ce que tu as ? Tu pleures ? Ça, je ne peux pas te blâmer, nous avons un maître qui est aussi fou que le diable.

Putana : Il est comme ça avec toi, Vasques ?

Vasques : Moi ? Il me traite comme un chien. Il va finir par tuer notre maîtresse avec sa cruauté. Elle est enceinte, mais voilà une belle affaire à reprocher à une femme de son âge.

Putana : Hélas ! Mais c'est en pleurant et contre sa volonté qu'elle l'a fait.

Vasques : Je jurerais que toute sa colère vient du fait qu'elle ne veut pas avouer qui est le père. Quand il le saura, je le connais assez pour être persuadé qu'il l'oubliera tout de suite.

Putana : Tu penses ?

Vasques : J'en suis convaincu. Il croyait tout à l'heure que tu pourrais tout dire et avait l'intention de t'y forcer, mais heureusement, je l'ai apaisé. Ceci dit, tu dois sûrement en savoir long.

Putana : Dieu nous pardonne à tous, j'en sais un peu, Vasques.

Vasques : Pourquoi ne le saurais-tu pas ? Qui d'autre que toi le saurait ? Elle t'aime tendrement et toi, pour rien au monde, tu ne voudrais la trahir.

Putana : Pas pour tout l'univers, Vasques, je te le jure.

Vasques : Ce serait d'ailleurs bien mal, si tu le faisais. Mais, dans le cas présent, tu pourrais à la fois soulager ses chagrins, apaiser notre maître et obtenir un peu d'argent.

Putana : Tu crois ?

Vasques : J'en suis sûr. C'était certainement un ami très proche.

Putana : Pour être proche, il l'était...

Vasques : Quoi ! N'aie pas peur de dire son nom. Je te protégerai de tout danger.

Putana : Ce n'est autre que son propre frère.

Vasques : Son frère Giovanni, alors ?

Putana : Lui-même. Le plus gentil garçon qu'une femme ait jamais embrassé. Oui, ils s'aiment pour toujours.

Vasques : Un gentil garçon, en effet ! Eh bien, j'approuve son choix. (*A part*)
De mieux en mieux. (*Haut*) Tu es sûre que c'était lui ?

Putana : J'en suis sûre. Tu verras, il ne va pas rester longtemps loin d'elle.

Vasques : Il aurait tort. Mais est-ce que je peux te croire ?

Putana : Me croire ?! Pour qui tu me prends ? J'ai suivi tout ça de trop près pour raconter des histoires.

Vasques assomme Putana et la baillonne.

Vasques : Allez, ouvre tes gencives, espèce de putain au ventre de crapaud. Je vais la descendre dans la cave et, tout à l'heure, j'irai lui crever les yeux.

Il se débarrasse du corps de Putana et revient en scène.

Scène 23 : Vasques, puis Giovanni, puis Sorenzo

Vasques : Voilà qui est excellent et qui dépasse tous mes espoirs. Son propre frère ! Quelle chose horrible ! C'est le diable qui mène la danse de nos jours. Son frère, c'est bien. Et ce n'est que le début. Il faut que je l'apprenne à mon maître et le guide dans sa vengeance. Que d'histoires pour une histoire de queue ! Qui vient là ? Giovanni ! Comme je le souhaitais. Ma conviction est faite. Elle est aussi solide que l'hiver et l'été.

Entre Giovanni.

Giovanni : Où est ma sœur ?

Vasques : Elle a eu un nouveau malaise et elle est un peu souffrante.

Giovanni : Elle a fait un trop grand abus de la chair, je suppose.

Vasques : Un trop grand abus de la chair, c'est assez juste, je crois.

Giovanni : Où est-elle ?

Vasques : Dans sa chambre. Allez la voir, elle est seule. (*Giovanni sort.*)
Laissons ce jeune homme profiter du bon temps qui lui reste. Il est vendu à la mort et le diable lui-même ne le rachèterait pas. (*Entre Sorenzo.*) Monseigneur, je suis un homme habile.

Sorenzo : Le frère de ma femme est là. Il va tout savoir.

Vasques : Laissez-le. J'ai fait le nécessaire avec je vous dirai qui.

Sorenzo : Vasques, tu sais...

Vasques : Ce n'est plus à moi de savoir, c'est à votre tour maintenant.

Scène 24 : Annabella, puis Frère Bonaventure

Annabella : Adieu plaisirs, et vous toutes, minutes fugitives où les fausses joies ont tissé une vie lasse. Toi, temps qui file à travers le monde, arrête ici ta course inquiète pour achever celle de mon destin et porter aux âges futurs la tragédie d'une misérable et pitoyable femme. Ma conscience se lève maintenant contre mon désir et m'en accuse comme d'un crime.

Entre Frère Bonaventure.

Frère Bonaventure (à part) : Qu'est-ce que j'entends ?

Annabella : Ici, comme un oiseau enfermé dans sa cage, séparée de tous, même de Putana, je parle à l'espace et aux murs, et je pense à mes abjects malheurs. Ô Giovanni, je voudrais que le châtement que mérite notre crime s'écartât de toi et que, moi seule, j'en ressente le tourment.

Frère Bonaventure (à part) : Voici une musique à mon âme.

Annabella : Pardonnez-moi mon Dieu et, cette fois, aidez-moi. Que quelque homme de bien passe sur ce chemin à qui je puisse confier ce papier écrit avec des larmes et du sang, et, si vous me l'accordez, je jure de me repentir.

Frère Bonaventure : Madame, le ciel vous a entendue et a ordonné que je sois l'instrument de votre salut.

Annabella : Qui êtes-vous ?

Frère Bonaventure : L'ami de votre frère, l'ermite, heureux d'avoir entendu cette confession.

Annabella : Le ciel est-il si généreux ? Saint homme, donnez cette lettre à mon frère et dites-lui de se repentir. Priez-le d'être prudent et de ne pas croire à l'amitié de mon mari. J'en ai encore plus peur que ce que je dis.

Frère Bonaventure : Que ma bénédiction repose à jamais sur toi, ma fille, et vis pour mourir plus saintement.

Frère Bonaventure sort.

Annabella : Je vous remercie, ciel, d'avoir prolongé ma vie jusqu'à ce bel emploi que j'en fais.

Scène 25 : Vasques, Sorenzo

Vasques : Dois-je être cru maintenant ? Vous épousez d'abord une pute qui ne se jette dans vos bras que pour se moquer de vos cornes, vous cocufier dans le lit nuptial et dépenser votre argent avec des maquereaux.

Sorenzo : Assez, assez !

Vasques : Les bêtes à cornes sont des animaux patients, Monseigneur.

Sorenzo : Je suis résolu, ne prononce pas un mot de plus. Au moyen de ces formules flatteuses que tu manies si bien, invite mon frère rival et son père à la fête que je donne pour mon anniversaire. Fais vite et reviens.

Vasques : Que votre pitié ne vous trahisse pas avant mon retour. Songez à l'inceste et à l'adultère.

Sorenzo : Cette vengeance est la seule ambition qui me possède. J'y parviendrai ou je succomberai.

Scène 26 : Giovanni, puis Frère Bonaventure, puis Vasques.

Giovanni : Moi qui croyais, avant que ma sœur fut mariée, que toute la saveur de l'amour allait se perdre dans une telle union, je ne trouve pas de changement dans le plaisir. Elle est toujours à moi, et chacun de nos baisers est aussi doux et délicieux que le premier. Pour moi, le monde et toutes ses joies sont ici. Une vie de plaisir est le paradis. (*Entre le Frère Bonaventure.*) Mon père, je peux vous dire maintenant que l'enfer dont vous m'avez souvent menacé n'est rien d'autre qu'une superstition...

Frère Bonaventure : Ton aveuglement te tue. Regarde ce qu'on t'écrit. (*Il lui tend la lettre.*) Pourquoi changes-tu de couleur, mon fils ?

Giovanni : Vous jouez le rôle d'un messenger du diable entre mon amour et vos sorcelleries soi-disant religieuses. Où avez-vous eu ceci ?

Frère Bonaventure : Ta conscience s'est desséchée, Giovanni. Sinon, tu te serais soumis à cet avertissement.

Giovanni : C'est de sa main, je le vois. Et c'est écrit avec son sang. Elle écrit je ne sais quoi, que nous sommes découverts. Découverts ? Du diable si nous le sommes ! Comment est-ce possible ? Sommes-nous devenus traîtres à nos propres plaisirs ? Quels radotages ! Ce ne sont que vos inventions, mon pauvre... (*Entre Vasques.*) Eh bien, qu'est-ce qui t'amène ?

Vasques : Mon maître donne aujourd'hui une fête en l'honneur de son anniversaire et vous y invite. Votre père ainsi que le Cardinal, ambassadeur du pape, ont promis leur présence. Vous plairait-il d'être des leurs ?

Giovanni : Oui, dis-lui que j'ose venir.

Vasques : J'ose venir ?

Giovanni : Comme je te l'ai dit, et dis-lui plus, que je viendrai.

Vasques : Ces paroles me semblent étranges.

Giovanni : Dis-lui que je viendrai.

Vasques : Vous n'y manquerez pas ?

Giovanni : Encore ! Je viendrai. As-tu ta réponse ?

Vasques : Je lui dirai. Je suis votre serviteur.

Vasques sort.

Frère Bonaventure : Tu n'iras pas, j'espère ?

Giovanni : Ne pas y aller, pourquoi ?

Frère Bonaventure : Sois sage, n'y va pas, cette fête, je le jure, est un complot.

Giovanni : Ne pas y aller ! Quand la mort se tiendrait devant moi, me menaçant de ses dangers brûlants, j'irais là-bas, résolu à me plonger dans le massacre aussi profondément qu'eux tous.

Frère Bonaventure : Va où tu veux. Je vois l'égarement de ton destin qui touche à sa fin, à une bien mauvaise et terrible fin. Je ne dois pas rester pour assister à ta chute. Je vais retourner à Bologne. Adieu Parme, je voudrais ne t'avoir jamais connue, ni rien de toi ! Bien, mon fils, puisqu'aucune prière ne peut te sauver, je te laisse à ton désespoir.

Frère Bonaventure sort.

Giovanni : Le désespoir ou les tortures de l'enfer, tout m'est égal. J'ai pris ma résolution. Maintenant, maintenant, travaillez mes pensées sur ses projets de destruction. Soyez tout homme, mon âme. Si je dois tomber comme un chêne vigoureux, bien des arbrisseaux seront écrasés dans ma chute.

Scène 27 : Vasques, Sorenzo, puis Giovanni, puis Florio et le Cardinal

Sorenzo : Les invités viendront-ils tous, Vasques ?

Vasques : Oui. Vous voyez, tout est prêt pour ce grand ouvrage, sauf une ferme résolution en vous. Rappelez-vous vos disgrâces, la perte de votre honneur, le sang d'Hippolita, et armez votre courage de vos propres humiliations.

Sorenzo : Moins je parle, plus je brûle, et le sang étouffera cette flamme.

Vasques : C'est bien. Autre chose, quand notre petit incestueux viendra, il sera avide de son vieux morceau. Laissez-lui le temps de mettre à profit votre lit, laissez toute liberté à notre lièvre en chaleur avant d'être chassé à mort, afin qu'on puisse l'envoyer en enfer dans l'acte même de sa damnation.

Sorenzo : Ce sera fait ainsi. Regarde, il arrive le premier, comme tu le souhaitais. (*Entre Giovanni.*) Soyez le bienvenu, mon frère bien-aimé. Je vois l'honneur que vous me faites. Mais où est notre père ?

Giovanni : Il attend le Cardinal pour le saluer. Comment va ma sœur ?

Sorenzo : Comme une bonne ménagère, à peine prête encore. Vous devriez aller la voir.

Giovanni : Si vous le voulez.

Sorenzo : Il faut que j'attende mes invités. Mon bon frère, dépêchez-vous de la faire venir.

Giovanni : Vous êtes bien pressé.

Giovanni sort.

Vasques : Ça marche comme si le prince des démons voulait le perdre ! Laissez-le se rassasier de sa propre destruction.

Entrent le Cardinal et Florio.

Sorenzo : Très Révérend Père, cette faveur que vous daignez accorder à ma maison me rend fier, et je resterai toujours votre serviteur.

Le Cardinal : Vous êtes notre ami, Monseigneur. Sa Sainteté comprendra avec quel zèle vous honorez le vicaire de Saint Pierre en la personne de son représentant.

Scène 28 : Giovanni, Annabella

Giovanni : Quoi, changée si vite ! Est-ce que ton nouveau seigneur t'aurait appris d'autres jeux nocturnes que ceux que nous connaissions dans notre simplicité ? C'est cela, hein ! Ou alors est-ce que tu as l'intention de renier tes serments passés ?

Annabella : Pourquoi rire de mon malheur sans se douter du danger où nous sommes ?

Giovanni : Quel danger est aussi important que ton attitude ? Tu es une sœur sans foi, autrement, tu saurais que toutes leurs malices s'arrêteraient au froncement de mes sourcils. Ah ! Je tenais le destin serré dans mes poings et j'aurais même pu commander l'éternel mouvement du temps si tu étais restée plus ferme. Et maintenant, tu veux être honnête, c'est décidé !

Annabella : Mon cher frère, sache ce que j'ai été, et sache qu'il n'y a plus maintenant que le temps d'un festin entre nous et notre mort. Ces fastueux vêtements, on ne me les a pas fait revêtir sans but, cette soudaine et solennelle fête n'a pas été donnée pour le plaisir de faire des excès de dépense, et moi, qui étais emprisonnée seule ici, ce n'est pas sans raison que l'on m'a libérée un moment pour te donner accès auprès de moi. Ne t'y trompe pas, Giovanni, ce banquet est le signe de notre mort. Sois préparé à la bien recevoir.

Giovanni : Dans l'autre monde, nous connaissons-nous l'un l'autre ?

Annabella : Il en sera ainsi.

Giovanni : L'as-tu entendu dire ?

Annabella : J'en suis certaine.

Giovanni : Crois-tu vraiment que je pourrai te voir ? Regarde-moi. Pourrons-nous nous embrasser, parler ou rire, ou faire ce que nous faisons ici ?

Annabella : Je ne sais pas. Mais, pour le moment, comment crois-tu échapper à ce danger ?

Giovanni : Regarde, regarde ici. Que vois-tu sur mon visage ?

Annabella : De la folie, et un esprit troublé.

Giovanni : La mort et une colère gémissante. Mais regarde, que vois-tu dans mes yeux ?

Annabella : Je crois que tu pleures.

Giovanni : C'est vrai, je pleure. Ce sont des larmes de deuil. Ce sont les mêmes qui sillonnaient mes joues quand d'abord je t'aimais et ne savais pas comment te dire mon amour. Prie, Annabella, prie ! Va-t'en occuper au ciel un trône d'innocence et de sainteté.

Annabella : Mon Dieu, protégez-moi.

Giovanni : Et moi aussi. Embrasse-moi. Si jamais les temps futurs entendent parler de nous, peut-être que leurs lois nous blâmeront avec raison, mais peut-être aussi que lorsqu'ils sauront ce que fut notre amour, cela effacera l'horreur qu'ils ressentiront pour d'autres incestes. Donne-moi ta main. Comme la vie coule doucement dans ces veines bien colorées. Je vois une belle ligne de vie. Voilà une promesse flatteuse de la nature. Embrasse-moi encore... Pardonne-moi.

Annabella : De tout mon cœur.

Giovanni : Adieu.

Annabella : Tu pars ?

Giovanni : Obscurcis-toi, brillant soleil, afin que tes rayons dorés, ne puissent pas contempler cet acte. Un autre baiser, ma sœur.

Annabella : Que veux-tu faire ?

Giovanni : Sauver ton honneur et te tuer dans un baiser. (*Il la poignarde.*) Meurs, et meurs par moi et par ma main. La vengeance est mienne. L'honneur commande à l'amour.

Annabella : Ô mon frère, par ta main ! Ciel, pardonnez-lui et, à moi, mes péchés. Adieu, frère cruel... cruel... Pitié... Ciel... Oh... Oh...

Annabella meurt.

Giovanni : Elle est morte, hélas ! La pauvre âme ! Le fruit malheureux dans son ventre, à qui j'ai donné la vie, a reçu de moi un berceau et une tombe. Je ne dois pas tarder. Sorenzo, tu as raté ton coup. Je viens de devancer ton action en tuant ton amour, alors que, pour chaque goutte de ton sang, j'aurais mis mon cœur en gage. Belle Annabella, comme tu triomphes de la bêtise et de la haine ! N'hésite pas, main courageuse, lève-toi, mon cœur, et joue ton dernier et ton plus grand rôle !

Scène 29 : Sorenzo, le cardinal, Vasques, Florio puis Giovanni

Sorenzo : Je prie votre Grâce de goûter à ces grossières confitures.

Le cardinal : Nous serons toujours vos amis.

Vasques (*à part, à Sorenzo*) : Souvenez-vous de ce que vous avez à faire.

Sorenzo (*à part, à Vasques*) : Mon cœur est décidé. (*Haut*) Mais où est donc mon frère Giovanni ?

Entre Giovanni.

Giovanni : Ici, ici, Sorenzo, vêtu de sang fumant et triomphant de la mort. Ni le destin, ni aucune des puissances qui guident les mouvements des âmes n'ont pu me retenir.

Le cardinal : Qu'est-ce que cela signifie ?

Florio : Giovanni !

Giovanni : La gloire de mon acte a éteint le soleil de midi et fait de midi la nuit ! Vous veniez à une fête avec l'intention de faire bonne chère. Moi aussi je venais au festin, mais j'ai creusé pour obtenir une nourriture plus précieuse. C'est un cœur, un cœur dans lequel est enseveli le mien. Regardez-le bien. Le reconnaissez-vous ?

Vasques (*à part*) : Quelle étrange énigme est-ce là ?

Giovanni : C'est le cœur d'Annabella, c'est son cœur ! Pourquoi tressaillez-vous ? Je jure que c'est le mien. Ce poignard a plongé dans son ventre fécond.

Florio : Quoi, insensé ! Es-tu toi-même ?

Giovanni : Oui, mon père. Ecoutez, je vais vous confier à quel point j'ai mérité d'être votre fils.

Florio : Que dis-tu là ?

Giovanni : Plusieurs lunes ont passé depuis que, pour la première fois, j'ai sincèrement aimé et vigoureusement possédé votre fille et ma sœur.

Florio : Quoi ! Hélas, messeigneurs, il est fou furieux !

Giovanni : Non, mon père. J'ai joui de la couche de la douce Annabella. Sorenzo, tu le sais. Ton visage porte l'empreinte de ta disgrâce.

Le cardinal : Infâme incestueux !

Florio : Sa fureur le dément !

Giovanni : Non, ce que je dis est la vérité, je le jure !

Sorenzo : Amenez la putain.

Vasques : J'y vais.

Vasques sort.

Giovanni : Vous n'avez plus donc assez de foi en vous pour croire à mes triomphes. Je jure que, par l'amour que je portais à Annabella, ses mains ont arraché son cœur de sa poitrine. (*Entre Vasques.*) Est-ce vrai ou non ?

Vasques : C'est très étrangement vrai.

Florio : Homme maudit, ai-je vécu pour...

Le cardinal : Du courage, Florio ! (*Florio tombe et meurt.*) Monstrueux enfant, vois ce que tu as fait, tu as brisé le cœur de ton père... Est-ce qu'aucun de vous n'osera s'emparer de lui ?

Giovanni : Laissez-les ! Ô mon père, comme cette mort convient bien à ta douleur. Maintenant, personne ne survit plus de notre maison, sinon moi, doré du sang d'une sœur trop belle et d'un père infortuné.

Sorenzo : Inhumain mépris des hommes, crois-tu que tu vas survivre à tes crimes ?

Giovanni : Sorenzo, vois ce cœur qui fut celui de ta femme, je l'échange royalement pour le tien. (*Ils se battent. Sorenzo tombe.*) Maintenant, ma belle vengeance est à moi !

Vasques : Je ne peux plus y tenir. Tu es trop insolent dans ta boucherie.

Giovanni : Viens, je suis prêt à te rencontrer.

Ils se battent. Vasques, avec l'aide du cardinal, coupe les veines de Giovanni.

Vasques (*à Sorenzo*) : Comment êtes-vous, monseigneur ? (*Il montre Giovanni.*) Voyez-vous ceci ?

Sorenzo : Je meurs, mais je suis heureux dans la mort d'avoir vécu pour voir mes outrages vengés sur ce démon noir. Vasques, laisse-moi rendre un dernier souffle sur ta poitrine. Fais que ce monstre ne vive pas.

Sorenzo meurt.

Vasques : Que le repos soit sa récompense et l'accompagne, mon toujours plus cher seigneur et maître !

Giovanni : Quelle main m'a fait cette blessure ?

Vasques : La mienne. J'étais ton premier adversaire. Elle te suffira ?

Giovanni : Merci, tu as fait pour moi ce que j'aurais fait sans cela. Es-tu sûr que ton maître est mort ?

Vasques : Aussi sûr que de te voir mourir.

Le cardinal : Pense à ta vie et à ta mort, et demande pardon.

Giovanni : Le pardon ! Je l'ai trouvé dans cette justice.

Le cardinal : Essaie cependant d'implorer le ciel.

Giovanni : Oh ! Que je saigne ! Mort, tu es un convive trop longtemps attendu. Je t'embrasse, toi et tes blessures. Oh ! Ma dernière minute arrive. Où que j'aille, que je puisse me réjouir de contempler librement le visage de mon Annabella !

Giovanni meurt.

Le cardinal : Etrange miracle de justice. Dis-moi, mon garçon, connais-tu quelqu'un, dont on n'a pas parlé, qui était dans le secret de cet inceste ?

Vasques : Oui, la servante de ma maîtresse assassinée.

Le cardinal : Et qu'est-elle devenue ?

Vasques : Elle est enfermée. Après sa confession, je lui ai crevé les yeux, mais je l'ai gardé vivante, afin qu'elle confirme ce que j'ai entendu dire de la bouche de Giovanni. Maintenant, Monseigneur, je vous laisse juge de ma conduite.

Le cardinal : Quant à cette femme, responsable de ces effets, ma sentence est qu'elle soit conduite sur le champ hors de la ville et qu'elle y soit brûlée sur le champ.

Vasques : C'est grande justice. Et moi ? Si c'est la mort, elle sera la bienvenue.

Le cardinal : Mon garçon, puisque ce que tu fis ne te concernait pas, nous te bannissons pour toujours. Tu partiras dans les trois jours. Nous agissons en cela non à cause de ton offense, mais pour sauvegarder les principes de la raison. Que l'on enlève ces corps et que l'on veille à ce qu'ils soient enterrés. Tout l'or, les bijoux, et tout ce qui leur appartient sera confisqué par l'église. Jamais jusqu'ici l'inceste et le meurtre ne s'étaient si étrangement rencontrés. D'une

femme si jeune, si riche de tous les dons de la nature, il est difficile de ne pas dire : Dommage qu'elle soit une putain !